

le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an..... 6 fr. »
Six mois..... 3 fr. »
Trois mois..... 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

La Rédaction
à SILVAIRE

Adresser tout ce qui concerne

L'Administration
à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an..... 8 fr. »
Six mois..... 4 fr. »
Trois mois..... 2 fr. »

Héroïsme illégal et Banditisme légal

Où en sommes-nous de toutes ces affaires, qui commencent à la rue Ordener pour finir on ne sait où ? Il nous semble remarquer que les actes accomplis par ces hommes d'audace ont, non seulement émotionné l'opinion publique d'une façon sérieuse, mais jeté encore un certain trouble dans les consciences des militants d'avant-garde. Les uns réprouvent hautement de tels actes ; d'autres les observent avec attention, les analysent, avec sang-froid et en tirent les conséquences qu'ils comportent. Nous sommes de ces derniers.

Quand ces actes d'énergie rare se produisent, nous ne pûmes nous défendre de faire cette réflexion : « Quel est le mobile qui fait agir ces hommes ? » Après examen, nous ne reconnûmes qu'un seul mobile : l'argent. L'argent pourquoi faire ? Pour s'affranchir individuellement du joug du capital ; pour vivre sans travailler ; fuir l'atelier, l'usine, le chantier, éluder la tâche à remplir sous la surveillance de la chourme patronale. Ce mobile est-il légitime ? Oui, dans la société actuelle. Est-il un facteur d'affranchissement social, après avoir affranchi l'individu ? Non. Un ou plusieurs individus passant dans la classe parasitaire ne change en rien l'ordre économique auquel l'ensemble des salariés est asservi. Mais alors, ils sont de vulgaires criminels ? Pas plus que ne le sont les respectables bourgeois ; avec le désavantage de courir bien plus de danger qu'eux, car les premiers sont protégés par toutes les forces civiles et militaires, tandis que les autres sont pourchassés par les mêmes forces aidées des foules pénétrées d'ignorance. Et vous ne jugez pas les actes de ces misérables et vous vous refusez à les condamner : c'est que vous êtes moralement complices.

Oui, nous pouvons être complices dans une certaine mesure des actions accomplies par ces hommes d'audace et nous ne refusons pas d'accepter notre part de responsabilité.

Quiconque a dit que la propriété était le produit du travail détenu à l'aile du vol par les propriétaires actuels, celui-là a armé Bonnot, Garnier, etc. Qui conque a démontré que la société moderne était divisée en deux classes : l'une exploitée, volée, l'autre exploitant, voleuse, celui-là a incité les volés à essayer, par tous les moyens à cesser de l'être. Si le respect du bien volé disparaît, si la crainte des forces défensives et protectrices de la propriété individuelle cesse d'exister, et qu'une conception d'affranchissement général ne surgisse pas dans la mentalité des spoliés, il ne leur reste plus qu'à devenir des bandits et à attendre l'occasion propice pour changer leur situation médiocre contre une situation plus heureuse.

Oui, pour ce qui est d'avoir collaboré à détruire le principe de la propriété individuelle et d'avoir poussé les léposés à ne pas respecter les voleurs légaux, nous reconnaissons que nous sommes responsables. Nous ne regrettons qu'une chose : c'est que les actes qui se sont accomplis aient une portée purement individualiste, au lieu d'avoir une portée sociale. Dans toute la critique que nous n'avons cessé de faire jusqu'à ce jour des institutions économiques qui nous oppriment, nous n'avons jamais conçu une transformation de la société autrement que par l'affranchissement des travailleurs en général, et non par la libération de quelques unités.

Ce qui soulève surtout la réprobation publique dans ce sombre drame social, c'est que les victimes ne se comptent que parmi les exploités. Pas un bourgeois n'a été touché ; patrons féroces et financiers voraces sont tranquilles ; seuls de pauvres diables écopent : c'est vrai. Cela s'explique : les capitalistes ne gardent pas eux-mêmes leurs ri-

chesses volées. Ce sont les dévalisés qui veillent sur le trésor de leurs maîtres et s'exposent aux risques qu'il y a à garder une caisse, car l'argent allume des convoitises qui poussent au meurtre pour s'en procurer. Bonnot, Garnier, etc. ne connaissent nullement le chauffeur qu'ils ont abattu pour se saisir de son auto, pas plus qu'ils ne connaissent les malheureux employés de banque qu'ils ont tués à bout portant pour leur enlever la caisse. Ils n'avaient contre ces regrettables victimes aucune haine : ils n'auraient pas touché à un seul de leurs cheveux s'ils n'avaient pas été placés, de par les nécessités de leur travail, au poste qu'ils occupaient. Seulement, Bonnot, Garnier, etc. — si ce sont eux, ce qui n'est pas démontré — sont des êtres à ne pas reculer devant un obstacle à renverser, quel qu'il soit, fût-il même un homme. Une clôture à franchir, un mur à escalader, une porte à faire sauter à l'aide de la pince-monseigneur, un homme à terrasser, à foudroyer à coups de browning, qu'importe ! ils affrontent tout pour réussir, pour avoir ce maudit argent, cause de tout le mal, ferment de tous les crimes.

Mais en agissant ainsi, ces bandits ne ressemblent-ils pas à des héros de champs de bataille ? N'ont-ils pas une mentalité identique à celle de ces guerriers qui tuent pour la gloire, sans oublier d'emporter leurs trophées et de gonfler leurs valises des produits du butin pris sur l'ennemi ? Ne connaît-on pas l'histoire de la campagne de Chine de 1860, où le général Cousin de Montauban fut créé comte de Palikao pour ce haut fait d'armes qui a nom : le pillage du Palais d'Été ? Pour piller toutes les richesses artistiques, religieuses entassées dans la résidence impériale, il fallut marcher sur des cadavres de pauvres Chinois qui se firent tuer pour défendre des trésors qui ne leur appartenaient pas. Le butin fut partagé selon l'importance du grade. Mais nous n'avons pas besoin de remonter si loin dans le passé ; n'avons-nous pas vu, en 1901, lors du retour des alliés venant de combattre les peu redoutables Boxers, des officiers français s'amener avec des malles pleines et des caisses lourdes bondées d'objets précieux dérobés sous la menace ou volés après le meurtre ? Le scandale fut tel qu'on fit faire demi-tour aux colis. Est-ce bien vrai ?

Eh bien ! quelle différence y a-t-il entre les bandits de la rue Ordener, quant au résultat poursuivi, et ceux qui ont opéré en Chine ? Tout simplement que les premiers n'ont pas opéré dans des conditions de milieu qui leur permettent d'espérer des récompenses de solde, d'avancement et de décorations. Leurs exploits se sont accomplis dans la vie civile au lieu de s'exercer sur un champ de carnage, où l'on marche à la gloire en pillant sur des cadavres. Nous reconnaissons volontiers que les victimes qu'ils ont faites pour s'approprier de l'argent sont intéressantes, parce qu'elles étaient de la classe ouvrière. Nous déplorons franchement que ce soient des nôtres qui aient été victimes dans cette lutte à mort, même féroce. Mais n'oublions pas, ne perdons pas de vue qu'il y en a d'autres victimes, tous les jours, par milliers, aussi très intéressantes. Est-ce qu'il n'y en a pas des meurtries, des broyées, des assassinées sur les champs de bataille où les bourgeois recueillent l'or de l'exploitation. Ces victimes ne sont-elles pas intéressantes, bien qu'on les ignore systématiquement, qu'on n'en tienne pas compte, parce que ce sont des pauvres souffrants et martyrisés de notre classe.

Assez de sensiblerie hypocrite ; regardons froidement les choses en face. Si ce n'était que les actes de violence

des hommes de la rue Ordener ne se sont accomplis qu'en vue de se procurer de l'argent pour des satisfactions purement individuelles, nous n'aurions pas hésité à reconnaître leurs actes comme des faits de guerre, car la guerre est toujours déclarée, pour nous, entre le Travail et le Capital. Mais bien que nous considérions que ces hommes ne servent en rien l'idéal que nous poursuivons, nous sommes obligés de reconnaître néanmoins que, comme bandits illégalistes, ils sont moins lâches que les bandits légaux.

Pierre Martin.



C'est à la gare du Nord, au moment où Souley, le « bandit anarchiste » descend du train, maintenu par les inspecteurs de la Sûreté.

Un colosse surnommé Cent-Kilos, employé à la Compagnie du Nord, se jette sur le pauvre souffreteux, désarmé et impuissant, et lui décoche un furieux coup de poing.

Heureusement, celui-ci n'arrive pas à sa destination. C'est l'inspecteur Colmar qui encaisse en pleine figure ce gnon magistral.

Le geste de ce lâche n'est pas resté sans résultat.

LES BANDITS ENTRE EUX

Au cours de la chasse à l'homme organisée en vue d'arrêter les chauffeurs tragiques, les sbires de Lépine et Guichard ont arrêté tous les voyageurs qui avaient le malheur de monter une auto de couleur grise.

Parmi les nombreuses gaffes, citons les arrestations de procureurs, juges, préfets, les flics arrêtèrent même de leurs collègues.

Il est vrai que cette espèce de bandits, ayant le plupart des mines patibulaires, on peut se tromper à ce point. Si les arrestations avaient été maintenues et qu'il y ait réellement une Justice avec un grand J, combien de ces honnêtes gens devraient être à la place de leurs victimes !

INITIATIVE INTERESSANTE

Pour permettre aux grévistes de lutter et d'arriver à vaincre les patrons récalcitrants, l'Union des Syndicats de la Seine vient de faire l'acquisition de trente marmittes en vue de faire bouillir les soupes communistes.

C'est une entreprise de toute utilité ; il est préférable, et les faits l'ont montré en maintes circonstances, de pratiquer ce genre de secours en temps de grève que de distribuer de l'argent.

Félicitons l'Union des Syndicats d'avoir réalisé les vœux du Congrès de Toulouse et de la Fédération des Bourses et souhaitons que partout en province cette initiative soit suivie.

Aux Camarades

La salle du Bar Chatel était trop petite pour contenir tous les amis qui avaient répondu à notre convocation mardi dernier.

Cela a été un réconfort de voir que LE LIBERTAIRE a des sympathies nombreuses. Pierre Martin ayant exposé la situation critique du journal, des résolutions pratiques furent prises.

Un groupe d'AMIS DU LIBERTAIRE s'est constitué et les premières adhésions et cotisations ont été telles que nous avons bon espoir pour la suite.

Afin de prendre des décisions en faveur de la Propagande du LIBERTAIRE, affiches, fêtes, etc., le groupe des AMIS DU LIBERTAIRE convoque tous les camarades à une réunion chez Chatel, 2, boulevard Magenta, mercredi 10 avril, à huit heures et demie du soir.

Nous espérons que les amis viendront en grand nombre à cette réunion.

LE LIBERTAIRE.

La Campagne Antiparlementaire

Dans notre dernier numéro, nous annonçons qu'un Comité antiparlementaire analogue à celui qui fonctionna lors des dernières élections législatives était en formation afin de mener la lutte révolutionnaire dans la prochaine campagne pour les élections municipales. C'était dans ce but et aussi pour établir une ligne de conduite, des points d'entente précis entre les diverses tendances qui avaient donné leur adhésion au mouvement, que le Comité provisoire avait convoqué tous les antiparlementaires à une réunion générale qui eut lieu vendredi 29 mars dernier, à l'Egalitaire.

Seuls le Libertaire et la Bataille Syndicaliste avaient annoncé cette réunion ; néanmoins, les camarades étaient venus en grand nombre de tous les coins de Paris et de la banlieue. Mournaud, du Club anarchiste, expose que la campagne qui allait se mener devait être franchement abstentionniste et ne devait pas s'effacer (comme en le fit précédemment) après le premier tour. Il montre ensuite la situation fautive dans laquelle se trouvent certains antiparlementaires de la dernière campagne et après avoir cité les articles du Sans-Patrie recommandant de bien voter pour mettre du plomb dans l'aile de M. Vautour, il termine en demandant aux insurrectionnels quelle sera leur attitude dans la prochaine bataille électorale.

Tissier, de la Guerre Sociale, subissant malgré lui sans doute les effets de l'évolution rétrograde qui se manifeste dans le journal où il collabore, tout en se déclarant anarchiste, vient nous présenter une méthode de propagande qui, je dois le dire, ne fut pas accueillie par les camarades avec beaucoup d'enthousiasme.

Après un échange de vues entre E. Martin, de la P.R.C., Bodéchon, Combes et des militants du 14^e, le camarade Francis Delaisi vient heureusement mettre les choses au point et à la presque unanimité, les assistants se sont mis d'accord sur les déclarations suivantes :

Les antiparlementaires anarchistes, syndicalistes et socialistes de Paris et de sa banlieue, réunis le 29 mars sur convocation du Comité antiparlementaire révolutionnaire, salle des fêtes de l'Egalitaire,

Considérant :
Que, pendant les élections municipales, une campagne révolutionnaire est opportune et offre les avantages de pouvoir faire de la propagande révolutionnaire dans les réunions électorales où se rendent les citoyens que nous ne pouvons pas toucher en temps normal ;

Qu'il est nécessaire de combattre énergiquement l'esprit militariste qui cherche à créer dans le peuple gouvernants et capitalistes et que, pour cela, la période électorale offre aux révolutionnaires des

moyens qu'ils n'ont pas en temps ordinaire ;

Qu'il faut saisir toutes les occasions pour démontrer aux travailleurs la nocivité du parlementarisme, l'illusion dangereuse des réformes, la valeur réelle de l'action directe telle qu'elle est pratiquée par la Confédération générale du Travail, et répéter sans cesse que les travailleurs n'ont qu'un seul moyen pour s'émanciper : La révolution sociale réalisée par l'expropriation violente de la classe capitaliste.

Acceptant la déclaration du C.A.R. parue dans la B. S. et dans le Libertaire, en y ajoutant :

Qu'ils poursuivront leur campagne au deuxième tour ;

Qu'ils ne combattront pas uniquement le socialisme, comme on essaie de l'insinuer, mais tous les partis parlementaires, y compris le socialisme électoral.

Ces déclarations précises, les antiparlementaires votants de la Guerre Sociale ne pouvaient les accepter. Aussi abandonneront-ils leur place au Comité antiparlementaire qui ne se trouve plus constitué que par des anarchistes, des syndicalistes et des socialistes révolutionnaires, bien décidés à mener une lutte ardente contre TOUS LES POLITICIENS.

P. Mualdès.

COMITE ANTIPARLEMENTAIRE REVOLUTIONNAIRE

Voici la constitution du Comité :

Charles Albert, Banghart, Ch. Benoit, H. Beylie, Bodéchon, Charlier, H. Combes, A. Dauthuille, F. Delaisi, G. Durupt, P. Duas, F. Després, André Girard, Albert Goldschild, E. Jacquemin, F. Marie, A. Mournaud, P. Mualdès, P. Monatte, Oudin, M. Pierrot, E. Péronnet, E. Sené, Thuillier, Togny, Fédération Communiste Révolutionnaire, Groupe Antiparlementaire du XIV^e.

Le Comité fait un pressant appel de fonds à tous les antiparlementaires anarchistes, syndicalistes et socialistes. Ces fonds seront uniquement affectés à l'impression d'affiches, brochures, tracts, etc., qui seront distribués aux groupes antiparlementaires ayant accepté notre déclaration. Nous publierons nos souscriptions et le bilan dans la B. S. et les hebdomadaires révolutionnaires.

Le secrétaire du Comité : H. Combes, restaurant des Fédérations, 31, rue Grange-aux-Belles, tient à la disposition des camarades des listes de souscription.

Le camarade Jacquemin, trésorier, ayant eu la malencontreuse idée de se laisser condamner à un an de prison, comme gérant du Libertaire, a demandé à être remplacé dans ses fonctions. Donc, adresser les fonds à son successeur choisi par le Comité :

L. Behn, 55, rue de la Mare, Paris-20^e.

UNE NOUVELLE VICTIME DU MILITARISME

On n'a pas oublié les canailleries une première fois endurées par notre camarade Dubois.

Soldat caserné à Paris en raison qu'il était marié, il crut un jour pouvoir assister à une conférence donnée à l'université du Fg. Antoine. A l'issue de cette conférence, il s'acheminait à la caserne, quand, place de la Bastille, il fut arrêté, lui et un autre soldat qui l'accompagnait et sommé de venir au poste. Là, on prit leurs matricules, quelques jours après, interrogatoire par la gradaille. Enfin on lui signifi qu'on le sort de Paris où sa femme habite, pour l'envoyer à Alençon faire ses deux années de service.

La punition était dure ; être séparé de sa jeune compagne par des centaines de kilomètres.

Une autre infamie l'attendait à sa nouvelle résidence. Signalé comme anarchiste, on veillait au grain pour le perdre. Cela ne rata pas. Un cabot crapule lui intima l'ordre d'accom-

plir une corvée d'une façon si brutale et si inconvenante que notre camarade en fut indigné. Il répondit du tac au tac ; c'est ce qu'on attendait.

Prévention de conseil de guerre pour menaces et outrages.

Notre jeune ami est passé devant ses juges galeux. Après la grimace d'un interrogatoire et l'audition de témoins à leur dévotion, notre camarade fut condamné à un an de prison.

Que va devenir cette victime entre les patles des tortionnaires des prisons militaires ? On va lui faire graver son calvaire au pauvre bougre, et il lui faudra une patience vraiment stoïque s'il veut revenir auprès de sa jeune compagne et de son enfant chéris.

Ce ne sont pas des humains, ces traîtres de sabre qui constituent les conseils de guerre ; ce sont plutôt des tigres qui se pourléchent des canailleries commises à l'égard des pauvres bougres qui leur sont livrés.



Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnés.

LA RÉVOLUTION MEXICAINE

Le mouvement n'aura de fin -- au moins pour certaines provinces -- que dans une transformation sociale !

Malgré la loi martiale proclamée dans tout le Mexique, malgré les exécutions féroces des non combattants soupçonnés d'être favorables à la révolution, un millier ont été massacrés ainsi dans le Morelos, en une seule semaine ! — malgré la conscription commencée et les enrôlements volontaires dans les milices bourgeoises nouvellement formées, malgré l'aide des Etats-Unis et les achats d'armes en Allemagne et en Belgique, malgré tout ce que fait le gouvernement aux abois, la nouvelle révolution avance !

Quant à la révolution sociale, elle est loin d'être arrêtée ou même ralentie par la révolution politique des ambassadeurs, partisans de Vasquez Gomez. Faire le départ, dans les nouvelles requêtes, entre l'action de ceux-ci et celle des libéraux, n'est pas toujours facile : il faut lire *Regeneracion* et les quotidiens mexicains pour trouver trace de l'action libérale. Seulement ces feuilles nous parviennent bien en retard sur les dépêches enregistrées par la presse française, et nous n'avons guère le loisir de revenir sur les événements. Nous nous devons pourtant de le faire un peu, ne serait-ce que pour donner une idée de l'extension du mouvement expropriateur, dont notre presse ne dit rien. Mais voyons d'abord les dépêches de ces jours-ci. La quatrième et l'avant-dernière proviennent de la *Bataille Syndicaliste*.

Poignée de nouvelles

Tampico aux mains de la « populace »

Mexico, 16 mars. — La colonie américaine de Tampico s'est adressée à l'ambassadeur des Etats-Unis à Mexico pour demander protection, la populace étant presque complètement maîtresse de la ville.

Une défaite des insurgés

New-York, 23 mars. — On télégraphie à Mexico-City que l'avant-garde des troupes fédérales a battu 1.800 insurgés près de Jimenez, hier, vendredi. Il a eu de grosses pertes des deux côtés. Le combat a duré cinq heures.

Les insurgés font sauter un train

New-York, 25 mars. — On mande de Mexico : « Les rebelles ont fait sauter un train transportant des troupes fédérales. Soixante hommes ont été tués. » « 2.000 hommes des troupes fédérales sont blessés par 4.000 insurgés. »

Madero paraît en mauvaise posture

Les révolutionnaires, commandés par le général insurgé Orozco, ont remporté une victoire décisive près de Jimenez, à Corralitos.

Les troupes gouvernementales se sont trouvées cernées de toutes parts par leurs adversaires et ont laissé sur le terrain quatre cents tués, des blessés et un nombre considérable de prisonniers, dont cinquante officiers.

L'armée gouvernementale, mise en déroute, se replie sur Torreón, poursuivie par les insurgés. Le général Salaz, qui la commandait, s'est suicidé.

Jimenez se trouve sur la grande voie ferrée qui va de Mexico aux Etats-Unis et passe la frontière à Juarez, d'où est partie la révolution actuelle, comme celle, d'ailleurs, qui porta au pouvoir Madero, dont la présidence paraît aujourd'hui bien compromise.

La défaite des fédéraux

New-York, 26 mars. — D'après des dépêches non officielles de Mexico, les fédéraux avaient commencé dimanche leur retraite sur Torreón, poursuivis à courte distance par le général Orozco.

Le gouvernement avoue le suicide du général Salaz, commandant des troupes fédérales, après l'échec de Corralitos ; mais il considère cette défaite comme peu grave ; il dément, d'autre part, le bruit que de nombreux officiers et hommes de troupes auraient été capturés par les insurgés.

Le correspondant du *New-York Herald*, qui assistait lundi à la bataille, dit que la situation des fédéraux était désespérée : entourés de tous côtés, ils avaient alors 400 morts et beaucoup de blessés.

Les insurgés avaient une centaine de tués et de nombreux blessés.

Troupes fédérales en fuite

New-York, 29 mars. — Une dépêche de Jimenez (Mexique) annonce que le général fédéral Aubert, avec 1.200 hommes, a échappé à des forces insurgées de beaucoup supérieures, après quatre heures de combat acharné.

Il y a eu des pertes sensibles des deux côtés.

Un fait grave

Laredo (Texas), 29 mars. — Le gouvernement mexicain a refusé d'admettre des télégrammes provenant des Etats-Unis.

On considère ce fait comme indiquant que la situation est très grave.

L'intervention des Etats-Unis

Londres, 30 mars. — On mande de New-York :

« Les journaux de ce matin déclarent que la situation au Mexique est de plus en plus inquiétante. »

« Deux cuirassés et un croiseur ont été envoyés à la Nouvelle-Orléans. »

« Le journal *Herald* a été suspendu et deux autres organes ont reçu des avertissements. »

La révolution gagne du terrain

New-York, 30 mars. — Les communications entre les Etats-Unis et Mexico sont coupées et la situation est considérée comme de plus en plus grave.

Les forces révolutionnaires du général Orozco auraient la supériorité, et le général fédéral Aubert n'aurait réussi qu'à grand-peine à leur échapper hier, après un combat acharné.

Le président Madero, semble-t-il, ne pourra empêcher la marche en avant des insurgés qu'en dégageant Mexico et en livrant, par suite, la capitale à des éléments dangereux.

Pour qu'ils puissent se défendre contre une révolte, un millier d'anciens fusils de guerre de l'armée américaine ont été expédiés hier au Mexique par le gouvernement afin d'armer les Américains de Mexico.

Le président Madero n'a pas fait d'objections. On assure même qu'il a suspendu tous les droits de douane sur de semblables expéditions d'armes envoyées par l'Allemagne et d'autres pays pour la protection de leurs ressortissants.

Les Etats-Unis soutiennent le président Madero

Washington, 31 mars. — Le gouvernement américain a autorisé l'envoi d'armes et de munitions de guerre au Mexique, destinées aux troupes du président Madero, dans l'intention de lui permettre de renforcer son armée et de recruter de nouvelles troupes en vue d'envelopper les forteresses des rebelles.

Trois convois d'armes ont déjà passé la frontière avec la permission du président Taft.

Attaque contre un train

New-York, 31 mars. — Suivant une dépêche reçue de Mexico, les Zapatistes ont attaqué un train de voyageurs, à 80 kilomètres au sud de Mexico.

Ils ont tué une cinquantaine de fédéraux qui gardaient le train, mais aucun voyageur n'a été blessé.

Le train est reparti vers Mexico.

On exproprie toujours

Dans son dernier numéro du 9 mars, *Regeneracion* donne, une fois de plus, une liste interminable d'expropriations ou de faits d'un caractère nettement économique. Impossible de la reproduire en entier. Nous en citerons encore une fois quelques-uns pour bien montrer la force du mouvement révolutionnaire antipoliticien, es vasquistes, ne l'oublions pas, sont pour la plupart des soldats qui maintenaient l'ordre maderiste, comme ils maintiennent, dans les villes où ils sont entrés, l'ordre vasquiste. Aussi *Regeneracion* ne cesse-t-elle de crier : « Mort au vasquisme ! Mort à toute forme de gouvernement ! »

Dans chaque numéro un avis imprimé en gros caractères insiste encore sur ce point en disant :

Aux révoltés,

« Révoltés de toutes nuances, ne manquez jamais de fusiller tout chef qui défend que les déshérités s'emparent des magasins et de ce qu'ils contiennent pour leurs besoins ! Ne manquez pas de fusiller tous les chefs qui s'opposent à ce que les habitants des régions où vous opérez prennent possession de la terre et des instruments de production ! »

« Si vous ne le faites, le sang déjà répandu et celui qui coulera encore ne servira qu'à imposer au peuple un nouveau tyran. »

« A l'expropriation ! »

Il faut croire que les révoltés comprennent puisqu'on signale des faits comme ceux-ci :

Les révoltés de Tecapulco sont tombés sur San Miguel, puis sur Moxtepec et Ixtapex (Etat de Guerrero) où ils s'emparèrent de quantités d'approvisionnements pour les remettre à ceux qui les produisent, sans oublier les

armes, les chevaux, les explosifs et l'argent qu'ils trouvèrent.

Une autre troupe s'est emparée de Tetipac (même Etat), emportant armes, chevaux et munitions, non sans avoir brûlé toutes les archives publiques.

Dans l'Etat de Zacatecas, les haciendas de Vergara, Puente et Zaragoza ont été assaillies et complètement saccagées. De même à Promontorio, Atonilco, San Marco, El Salvador, Boca de Avino (Etat de Durango).

A El Fuerte (Etat de Jalisco), les révoltés ont intimé l'ordre aux propriétaires de remettre, dans un délai de trois jours, leurs terres aux habitants, à défaut de quoi ils feraient la restitution eux-mêmes.

Apasco (Etat de Mexico) a été assailli et pillé par des révolutionnaires qu'on dit zapatistes.

Les révoltés qui ont assailli Juxtlahuaca et Silacayoapam (Etat de Oaxaca) ont pris possession des terres.

De même pour Alamo et Santa Catalina (Etat de Durango).

Vingt-cinq révolutionnaires — des vrais — se sont rendus maîtres de Atonilco (Etat de Hidalgo), détruisant les voies de communication, incendiant les édifices publics, brûlant les archives, libérant les prisonniers, ensuite de quoi ils durent poursuivre plus loin leurs opérations, de nombreux renforts étant survenus contre eux. Voilà ce que peuvent quelques hommes déterminés !

A Matamoros (Etat de Coahuila), les soldats ruraux se sont unis aux révoltés et tous ont pillé les magasins, poussant le sacrilège jusqu'à s'emparer du cheval du curé.

A Pachuca (capitale de l'Etat de Hidalgo) la terreur des bourgeois est si grande, que le gouvernement a dû distribuer aux plus gros exploités d'entre eux 500 fusils et 1.000 bombes à main.

Etc., etc. Il y a aussi quelques faits

dont ne parle pas la presse européenne et que la censure maderiste laisse passer parfois dans la presse mexicaine. Par exemple à Menores (Etat de Durango), après un combat acharné entre gouvernementaux et révolutionnaires, les premiers furent complètement mis en déroute, abandonnant quatre morts et tous leurs chevaux. A San Pedro de las Colonias (Etat de Coahuila), à l'issue d'une longue bataille entre soldats fédéraux et révolutionnaires, ces derniers sont restés maîtres de la localité : plus de 250 cadavres, provenant des deux troupes, jonchaient les rues.

Une autre défaite des gouvernementaux est signalée à Topecoaculco (Etat de Guerrero).

Par contre, nous avons à déplorer la mort de quelques-uns des meilleurs combattants du Partido Liberal comme Pablo Sanchez, Ramon Rangel, d'autres moins connus comme Brigido Ramirez, Gabriel Hernandez, Vidal et Carlos Gomez.

On voit par tout ce qui précède que si le général Orozco, le bras droit de Gomez, triomphe dans le Nord, en Chihuahua, d'autres éléments agitent profondément le Mexique tout entier.

Quant au Morelos, où la lutte est plus ardente que partout ailleurs, nous en parlerons la semaine prochaine et nous essaierons de préciser ce qu'est Zapata et ce que vaut le « zapatisme ».

La-dessus, Madero peut faire publier par son ambassade des notes rassurantes pour les capitalistes français. On sait ce que cela veut dire !

Œuvre de la Presse Révolutionnaire

Nous approchons des élections municipales, tous les candidats, à quelque parti qu'ils appartiennent, se préparent, une fois de plus, à rouler les naïfs électeurs.

Plus qu'à tout autre moment il est nécessaire de répandre nos journaux.

Camarades, faites-nous connaître les personnes qui peuvent lire avec fruit nos journaux, et nous leur ferons le service gratuit de 4 numéros.

Camarades, venez-nous en aide, abonnez vos amis. L'Œuvre de la Presse Révolutionnaire a créé des abonnements mensuels de 0 fr. 50 au *Libertaire* et aux *Temps Nouveaux*.

Adresser tout ce qui concerne l'O. de la F. R. à E. Guichard, 58, rue des Cités, Aubervilliers (Seine).

Vendredi, de 5 à 8 heures et demie, réunion du groupe au *Libertaire*.

Les camarades dont l'abonnement est échu sont instamment priés de le renouveler afin d'éviter des frais de recouvrement inutilement dispendieux.

Petits Pavés

Conte de Pâques

Quatre-Temps, Vigiles, jeûneras Et le Carême entièrement. (5^e commandement de l'Eglise.)

C'était un petit gosse, gros comme deux liards de beurre, un de ces pauvres loupis comme on en voit tant à Paris, de ces êtres venus dans une mansarde mal close ou dans un hôpital, pour qui toute la vie le bonheur est inconnu, qui vont, été comme hiver, par les temps secs comme par les jours de pluie, les pieds dans des croquenots trop grands, dont la semelle ne tient plus. Dans le quartier on l'appelait Mimi : il n'était pas méchant, il ressemblait à ces pauvres chiens errants qui regardent le passant avec de grands yeux éplorés, sachant le matin qu'ils recevront dans la journée plus de bordures que de morceaux de pain.

Vêtu d'une vieille culotte rapiécée, tenue à la ceinture par une ficelle, d'un lambeau de chemise et d'un mauvais paletot trop grand, le petit misérable suivait le faubourg Saint-Martin : il songeait tristement à sa mère malade depuis huit jours, au logis sans feu, au buffet vide ; il pensait aussi que, depuis la veille, il n'avait pas « croûlé » et l'estomac lui faisait mal. Ce pauvre gosse de dix ans n'avait jamais connu que le carême, depuis sa naissance tous les jours étaient pour lui jours de jeûne. Et il se foudroyait de ce jour de vendredi saint comme de son premier morceau de chemise.

Seulement, aujourd'hui, dans sa petite cervelle, des idées trottèrent comme autant de petites souris, de sales idées et il se demandait pourquoi les rupins bouffent tous les jours de « bath frits », alors que d'autres, les pirofins, les « ceusses qui grattent y z'ont rien », et le sacré gosse, qui n'était pas anarchiste, se disait qu'on devrait tout chambarder afin que chacun mange à sa faim. Pour lui, « on » c'était quelque chose de mystérieux, de puissant qu'il ne pouvait définir, c'était l'ensemble de ceux qui, comme lui, souffraient, se seraient la ceinture en guise de déjeûner. Et puis d'autres mauvaises idées lui venaient à ce p'tot : « Si qu'maman avait à manger, p'têtre qu'ça irait mieux qu'ça la r'calerait et qu'è n'prendrait le boulot. » Tout en réfléchissant, il jetait un coup d'œil sur les boutiques où étaient amoncelées d'énormes tas de victuailles.

Tout à coup, un immense cri éclata, déchirant l'air : « C'est lui. C'est Garnier. A mort le bandit ! » Toutes les têtes se levaient, regardant le ciel ; les boutiques sortaient de leurs antres en proférant des cris de mort ; ils étaient à l'abri. C'était, en effet, Garnier qui volait dans un aéroplane gris dont il venait de s'emparer, au nez et à la barbe de Jouin et de Bunau-Varilla, dans les bureaux du Matin.

L'émotion était grande dans Paris, car les honnêtes gens craignaient la chute de bombes. Mimi profita du désarroi causé par l'acro gris pour s'emparer d'un pain de quatre livres et, dans une boutique voisine, d'une boîte sur laquelle était inscrit : foie gras truffé.

Et le soir, avec sa mère, pour la première fois de sa vie, il ne jeûna pas ; en ce jour de vendredi saint, il mangea à sa faim et ne fut pas maigre.

Si, au contraire des contes ordinaires, l'épilogue du mien ne montre pas le crime puni et la vertu récompensée, ceci tient à ce que Dieu, qui voit tout, n'était pas au complet ; le fils était mort pour trois jours, le père était trop occupé à pleurer son enfant pour s'intéresser aux choses d'ici-bas ; quant au saint-esprit, profitant des trois jours de congé qu'il a par an, il avait offert ses services à Lépine pour rechercher les auteurs des attentats de la rue Ordener et de Chantilly.

Or, à l'instant où le gosse commettait son crime contre la sacro-sainte propriété, le troisième personnage de la sainte trinité avait pris en filature Xavier Guichard, croyant reconnaître en lui un des auteurs des terribles forfaits qui jetèrent la panique dans le monde des concierges.

Il faut ajouter que, dès l'instant de son admission dans le personnel de la préfecture, Dieu numéro 3 n'était plus saint d'esprit.

José Landès.

LA MANIFESTATION

DES FAMILLES NOMBREUSES

La presse, par ordre, n'avait pas donné. Four lamentable. Sur l'immense place des Invalides, cinq cents personnes au plus. Si Paris vraiment n'avait que ce petit nombre de familles nombreuses, l'activité de Cochon trouverait facilement à les loger et l'innéparable éditte Brunet pourrait se dispenser du bluff électoral des « logements pour familles nombreuses ».

Le capitaine Maire nous doit une autre manifestation plus sérieuse,

grandiose. La propagande néo-malthusienne en a besoin. Un défilé des quarante mille familles de plus de trois enfants qui résident à Paris, génitrices, géniteurs, progénitures, nous serait fort utile. Deux cent mille prolétaires misérables réclamant aide, secours, assistance ! Quel exemple !

Donc, peu de monde. En revanche, pas mal de police. Dans les groupes, un brave distribuait des feuillets néo-malthusiens. Immédiatement on l'arrêta. Un autre brave émettait, très haut, des aphorismes malthusiens. « Lorsqu'on est incapable d'élever convenablement des gosses, préférerait-il, mieux vaut n'en pas faire ». On se rua sur lui, on l'insultait, on l'accusa d'antipatriotisme. Sous ce prétexte, il fut fortement houspillé par la police.

Bientôt quelques Q. M., quelques édiles, des délégués cossus, prébendés, rentés, des repopulateurs stériles, conduisirent, drapeaux au vent, pancartes en l'air, musique en tête, par le pont Alexandre, le cours la Reine, le pont de la Concorde, jusqu'au quai d'Orsay, la petite bande des pères lapins.

Peu de femmes, peu d'enfants dans ce cortège ridicule. Tout à l'arrière, comme répudiés par leurs guides eux-mêmes, une demi-douzaine de procréateurs inconscients formaient avec leurs lamentables cognitrices et leurs minables progénitures une troupe d'une cinquantaine d'êtres pitoyables.

Écœurant spectacle ! Ces prolétaires ignominieux, tiraient, traînaient, portaient leurs victimes, de pauvres mômes ahuris, sales, loqueteux, souffreteux. Le public en bordure gougailait au début. A voir ces pauvres femmes, ces innocents petits, à contempler ce court défilé de souffrance et de misère, il s'émul.

Et ses réflexions, ma foi, étaient malthusiennes !

Les parlementaires opulents, les gras délégués, les repopulateurs intentionnels furent admis auprès de M. Poincaré. Ils reçurent de ce célibataire l'assurance que le gouvernement ferait son possible pour les familles nombreuses.

Son possible ! C'est-à-dire rien, ou à peu près. Une distribution d'aumônes !

Et après tout, à quoi en sont réduits ces gens, par leur prolifération insensée, sinon à demander la charité ?

Qu'on la leur octroie ; leur situation, celles de leurs rejets en seront-elles meilleures ?

Quand le capitaine Maire, en plastronnant pour le cinéma, eut annoncé pompeusement l'immense résultat de cette pauvre manifestation, les guides stériles regagnèrent, aux beaux quartiers, leurs luxueuses demeures et les prolétaires prolifiques s'acheminèrent heureux vers leurs repugnantes taudis.

En m'en retournant, je songeais à l'insupportable sottise populaire, à la belle et immense besogne entreprise par les néo-malthusiens méconnus et honnis. Je m'indignais à constater le peu d'importance qu'attachent aux vérités malthusiennes, à la propagande de prudence procréatrice, la quasi-unanimité des militants sociaux ; j'enrageais de ne voir partout qu'indifférence en face de la seule propagande qui puisse permettre la réalisation prochaine d'un état social où chacun trouverait, avec le bien-être, l'équité, la justice et peut-être le bonheur.

G. Hardy.

EXPULSION DE VICENTE GARCIA

Vicente Garcia, membre du syndicat des tonneliers de Bordeaux, camarade très bon, profondément compréhensif et d'une sincérité à toute épreuve, rédacteur persuasif à divers journaux libertaires de la malheureuse Espagne, par ordre du roi d'Espagne, fils fragile d'Alphonse XII, vient d'être expulsé par la République française au nom de la liberté.

Vicente Garcia n'avait commis nul délit, ni en son pays d'origine, ni en territoire démocratique. Comme tous les citoyens conscients, après une vie toute de labeur, il consacrait ses loisirs et à sa famille et aux opprimés.

Organisateur avec ses amis de meetings contre l'Inquisition espagnole, les crimes de Montjuich, la répression de Barcelone, le prolétariat mondial avait toute sa sympathie.

Mais le tyran de Madrid veillait. Chaque fois que celui-ci apparaissait à Bordeaux, Vicente Garcia l'empêchait de fumer, parait-il. Les rois ont peur de leur ombre ou de leurs sirènes.

Telle est l'origine de l'expulsion de notre ami.

La Ligue des Droits de l'Homme a pris l'affaire en mains. Francis de Pressensé a causé avec T. Steeg de cette affaire. Le ministre de l'Intérieur, très embarrassé, est sur la sellette.

La Ligue des Droits de l'Homme attend la liquidation de cette affaire avec une visible émotion.

Le Comité de Défense sociale de Bordeaux a demandé le retrait de l'arrêt d'expulsion pris contre Vicente Garcia, qui a quatre jeunes filles à nourrir.

Si cet arrêt est maintenu, cela prouvera une fois de plus l'internationalisme des Républiques et des monarchies.

Antoine Antignac,

du Comité de Défense sociale de Bordeaux.

CHEZ LES MINEURS

La Faillite Parlementaire

Le congrès national des mineurs tenu à Angers, en raison d'un certain mystère, donnait un espoir de révolte aux profanes. Le mystère éclairci, on s'aperçut que ce congrès était comme les précédents, pavé de bonnes intentions et rempli de menaces lointaines.

Les politiciens dominent toujours à la Fédération du sous-sol et ce ne sont pas eux qui lanceront la corporation dans l'action nécessaire. Certes, il y a une bonne minorité révolutionnaire, mais elle est sans cohésion, sans précision, elle accepte quelquefois l'illusion parlementaire au détriment de l'action directe.

Néanmoins, au congrès d'Angers, les politiciens durent lâcher du lest pour se maintenir. N'osant plus repousser la grève générale, ils l'ont acceptée... pour l'ajourner le plus possible. Ils ont accepté l'avertissement — chômage de 24 heures — comme un pis aller et ont employé tous leurs efforts pour qu'il ne se prolonge pas.

On se rappelle qu'à la suite de cette sage gymnastique, les Pouvoirs publics promirent de s'occuper des mineurs à Pâques... ou à la Trinité. Cette promesse calmante arrivait à point, car c'était la grève des Anglais et des Allemands à ce moment-là. En outre, les mineurs d'Anzin s'agitaient.

Le congrès d'Angers réclamait la retraite de 730 fr., la journée de 8 heures et le minimum de salaire. Il entendait de savants spécialistes sur ces questions. Le député Durafour promit les 8 heures et le député Thomas s'engagea pour les retraites. Personne ne se présenta pour mettre le minimum de salaire en plume.

Jeudi, vendredi et samedi derniers, la Chambre des députés s'est enfin occupée des mineurs. Oh, elle ne s'est pas embarrassée avec les retraites et le minimum, elle s'est seulement préoccupée d'une vieille loi de 8 heures qui permet d'en faire... 10 et plus depuis qu'elle existe.

Cette loi fut adoptée en 1902 par la Chambre. Elle mit deux ans pour aller se faire mutiler au Sénat. Dans cet état, elle mit encore un an pour revenir à la Chambre qui l'accepta ainsi. En résumé, après la grève de 1902, les politiciens, pour calmer les mineurs, mirent cinq ans pour faire une loi qui ne servait à rien du tout.

Après la grève de 1906, la mutilée est examinée par la Chambre qui la replante un peu et la réexpédie au Sénat qui ne veut rien savoir.

Depuis 1907, cette pauvre loi de 8 heures sommeillait dans quelque carton et personne n'y aurait pensé sans les événements qui viennent de se dérouler.

C'est dans ces conditions que la question est revenue devant le Palais bourgeois. Tous les députés miniers ont tenu à soigner leur réclame électorale ; les unitaires, les radicaux, les conservateurs, chacun avait un mot de bienveillance pour les parias du sous-sol. Il faut dire qu'il y avait juste les représentants des bassins houillers. Le Temps du 30 mars raconte qu'il y avait une trentaine de députés présents. C'était assez, évidemment. Maintenant, la trousse d'une grève générale est passée, nos kinz-nils peuvent montrer de l'indifférence. Ceci dit sans récriminations, au contraire, mais pour démontrer aux mineurs qui croient encore en la religion parlementaire comment les grands prêtres du temple législatif remplissent leur rôle dans les questions sociales.

Une fois le bavardage fini, on vota et aucun changement sensible ne fut apporté.

La loi qui fut votée en 1902 par la Chambre et en 1904 par le Sénat était applicable depuis 1905. Elle promettait la réduction des heures par paliers de 9 heures, 8 heures et demie et 8 heures. Mais voyez la rouerie des fabricants de lois : elle ne s'appliquait qu'aux abatteurs, aux mineurs proprement dits, soit seulement à un cinquième des ouvriers occupés en souterrain. Le temps de la descente et de la remonte n'était pas compris, soit une demi-heure chaque fois dans les 8 heures, ni le temps du « briquet » ou repas compté pour une demi-heure. Cela faisait une journée de 9 heures et demie au minimum. Jolie loi de 8 heures ! Il faut ajouter encore les dérogations ou heures supplémentaires (quinzaine Sainte-Barbe, longues-coupes une quinzaine sur deux). En moyenne, avec le premier projet de 8 heures, le mineur fait 10 heures et demie et les aides ou auxiliaires font 11 heures et plus. On voit que les lois sont d'une grande efficacité.

Ce projet trompeur a été modifié le samedi 30 mars 1912 d'une façon illusoire. On a changé les textes sans toucher aux dispositions. C'est toujours la même chose sous une autre forme.

Qu'on en juge : la journée est calculée de la dernière cage de la descente des hommes à la première cage de la remonte. On ne tient pas compte que tous les ouvriers presque seront descendus avant la dernière cage et ne remonteront qu'après la première. En toute justice, les 8 heures devraient être limitées entre le moment où le mineur prend sa lampe et celui où il la remet. Les ouvriers spécialistes, les chargeurs, les conducteurs, etc., seront astreints à 9 heures. Les dérogations sont maintenues.

La Chambre n'a donc rien fait au sujet des 8 heures, sinon qu'un peu de battage électoral. Aurait-elle fait quelque chose qu'il aurait fallu l'assentiment du Sénat, qui est toujours long à venir. La loi promulguée n'est jamais appliquée favorablement aux travailleurs.

La Chambre n'a pas parlé des retraites ni du minimum de salaire ; ce sera pour plus tard.

Une fois de plus, les mineurs français sont roulés par leurs politiciens locaux et par les gouvernants. Ils avaient une belle occasion d'engager la lutte alors que les grèves anglaise et allemande causaient la raréfaction du charbon. Seuls, les mineurs d'Anzin ont compris la situation et ont essayé d'en profiter, mais ils n'ont pas été suivis par la corporation qui aurait volontiers marché si elle n'avait été tenue en bride par les mauvais bergers. Contre la grève, il y avait non seulement le gouvernement, le Comité patronal des houillères et sa grande presse servile, mais il y avait aussi les socialistes paix-sociaux et les syndicalistes assagis. Les premiers sont les ennemis nés de l'action directe qui ruine l'inaction législative, les seconds n'aiment pas la lutte féconde.

Et il en sera toujours ainsi tant que nos syndicats seront des tremplins électoraux, tant que notre fédération sera sous la coupe des politiciens. Il appartient aux syndicalistes révolutionnaires de s'atteler à une double besogne : 1° épurer, désinfecter les rouages syndicaux qui en ont besoin ; 2° relever la corporation prosternée devant le ciel parlementaire et la dresser directement contre le patronat.

La faillite législative n'est pas une nouveauté, elle se produit surtout dans les revendications économiques. Apprenons donc à nos malheureux compagnons de compter sur eux-mêmes. Quand ils le voudront, par l'organisation et l'action, ils exigeront, sans qu'il soit besoin de loi, toutes les améliorations dont ils ont besoin.

Benoit.
Dans le dernier numéro du Libéraire, le camarade Roy, de Montceau-les-Mines, fait allusion et répond à des rancœurs prétendant que Broucheux n'était plus syndiqué. Je suis assez bien placé pour affirmer que ce dernier était à jour de ses cotisations à son arrestation. Il a d'ailleurs fait paraître une protestation à ce sujet dans le Travailleur du sous-sol du 15 janvier 1912.

Dans le même numéro, le pseudonyme Bluetie parle d'une façon erronée de la grève d'Anzin. Les camarades de la région qui lisent le Libéraire sont, d'habitude, assez indulgents pour celui qui croit détenir le monopole de « la graine purement anarchiste » et qui déjà savoure prétentieusement « les fruits de sa propagande extra-syndicale ». J'ai vu pas mal d'amis et nous avons décidé de rectifier les précieuses observations de ce philosophe qui se croit philosophe. Bluetie se félicite de se tenir « loin des luttes intestines entre les syndicalistes broucheux et les broucheux ». Il n'est pas le seul à se féliciter de cette délimitation. Ceux qu'il appelle à tort des broucheux n'ont en effet rien de commun avec les nuageux pontifes qui passent leur temps à broder les cheveux et à les couper en seize. Les « broucheux » ont toujours protesté contre ce qualificatif. Broucheux lui-même a écrit et parlé contre son isme, tisme ou xisme. Chacun sait que la gloire n'est pas son grand défaut et qu'il est le premier à protester quand son nom est acclamé. Ceux qui font de la propagande syndicaliste révolutionnaire ne sont pas ses suivants. L'hérétique Bluetie sait tout cela. Alors, pourquoi cet adjectif perfide et idiot ? Pendant que Bluetie se comporte en inoffensif savant, fait sa « propagande extra-syndicale loin des luttes intestines », les syndicalistes que nous sommes font de la besogne intra-syndicale, luttent contre les politiciens et préparent la classe ouvrière aux gestes nécessaires. La grève d'Anzin en est une preuve. Bluetie s'illusionne quand il dit qu'une salle archicombiale attendait ses « dissertations philosophiques » à la fosse Sessevalle. Il y avait pareille affluence parce qu'il y avait grève et les mineurs auraient mal digéré le plat philosophiste, ce que d'ailleurs comprit très bien Bluetie, puisqu'il ne parla que de la grève, tel un vulgaire syndicaliste comme nous. En période d'agitation, on ne philosophe pas, on agit. En autre temps, pour philosopher, il faut avoir le ventre plein. Et on le remplit d'autant mieux qu'on est plus fort et mieux organisé pour la lutte. Généralisons-nous des individus et n'abusons pas des mots, pas même du mot « anarchie ».

Au pied du mur

Nous qu'on exploite et qu'on abuse
Saurons-nous rompre notre laisse ?

Ohé ! vous tous les mécontents,
Sont-ils encore bien loin les temps
Où, fatigués des sottises plaintes,
Des gestes non suivis d'effet,
Nous saurons mettre à bas, sans craintes,
Ce monde égoïste et mal fait ?...
Hélas ! si la Révolte gronde,
Si l'Émeute éclate parfois,
Notre colère est inféconde,
Nous faisons le jeu des bourgeois.

Tout à tour on forme entre nous :
Plans merveilleux ou projets fous,
Croyant changer l'ordre des choses,
Mais depuis les Jacques lointains,
Résultats dus aux mêmes causes,
Nos efforts sont demeurés vains :
On s'insolente, on se chicane,
On vient aux coups trop de fois,
Puis au moment d'agir on cède,
Comblant les vœux du clan bourgeois.

Pourquoi rêver d'actes hardis
Quand le chômage en nos taudis
Accroît l'horreur, met la famine,
Si, trop peu pressés d'en finir
Avec l'argent qui prédomine,
Nous refusons de nous unir ?
A quoi bon rallumer les luttes
Des vaillants Bagaudes gaulois,
Puisque nos haines, nos disputes,
Font toujours le lit des bourgeois ?

Vaincus et dupés jusqu'ici
Va-t-il toujours en être ainsi :
Resterons-nous l'humble canaille,
Le stupide et lâche troupeau
Qui, pour autrui, peine, travaille
Et se voit tondre ras la peau ?
Dédaignant le seul vrai remède,
Voudrions-nous, tels ceux d'autrefois,
Périr du mal qui nous excède
Et raffermir l'Etat bourgeois ?

C'est assez, c'est trop nous courber,
Sous le bat osons regimber :
Voilà trente siècles qu'on tremble !
Haut les cœurs ! Cessons de gémir,
Nous devons tous avec ensemble
Nous affirmer puis régir.
Amis il faut enfin qu'on scelle
L'accord bauché tant de fois :
Fondons la Cité fraternelle
Et brisons les cadres bourgeois !

Tonny Gall.

Malgré les poursuites...

Nous vivons à une époque de crise et de transition où des secousses profondes grondent et semblent vouloir ébranler le vieil édifice social.

À la surface, rien ne paraît changé. La façade, soigneusement repeinte, semble toujours solide, mais, malgré les efforts faits par toute une bureaucratie, on l'entend craquer, et bientôt on découvre une fissure, une crevasse qui toujours s'allonge, s'élargit, se creuse, et deviendra le gouffre où disparaîtrait la société actuelle.

Cette lézarde profonde par ses origines, large par le nombre de ses ouvriers, immense par son universalité, est le résultat des efforts de toute une foule organisée et consciente. Elle est aussi et surtout la conséquence des iniquités endurées par un peuple de travailleurs désabusés.

Mais ce peuple, qui est le nombre, la force et surtout le droit, commence à comprendre qu'il a été assez longtemps dupé et frustré, et s'il n'est pas encore à la hauteur de son rôle, cela vient, cela vient même à grands pas.

Ce peuple, dont les yeux se dessillent, s'aperçoit qu'à chaque réclamation, aussi modeste soit-elle de sa part, on ne lui sert que la prison et dans ses yeux on sème la mort.

Pour lui, le froid, la faim, la maladie ; pour d'autres, le bien-être et le superflu, quand lui-même manque du plus strict nécessaire.

Sous notre beau régime de la finance, où les uns sont condamnés à un travail sans repos pour un salaire dérisoire et où les autres vivent dans l'opulence et l'oisiveté, le capitaliste règne et triomphe. Pour lui, nous ne sommes qu'un vil troupeau d'esclaves qu'il surmène et dont il rogne les vives selon sa fantaisie.

Et cette pieuvre suce tout jusqu'à extinction de nos forces. Elle exténue le père, épuise la mère, débauche la fille, et le sang du fils sert de rempart à l'or qu'elle a volé.

Celui qui pense sait que contre tout ce qu'il endure il n'a rien à attendre de lui-même, car la justice n'est plus qu'une caïni au service d'un gouvernement d'Alphonse et il est plus facile aujourd'hui de se procurer deux douzaines de consciences de juges qu'un service de table.

Du capitaliste au travailleur, il y a un abîme au fond duquel roulera le vaincu. Hâtez-vous, bourgeois et gouvernants, de jouer dans le sang et dans la boue les dernières années de votre suprématie.

Nous, nous attendons avec la quiétude que donne la certitude du triomphe.

Poursuivez ! Emprisonnez ! Vous servez mieux notre cause que n'importe quelle propagande !

On ne tue pas les idées. On ne falsifie pas non plus les comptes sociaux comme les livres des Sociétés financières. Les idées prospèrent et partent, de plus en plus, de nouveaux combattants surgissent, bien décidés, du moment où le despotisme use de sa force brutale pour nous vaincre, à employer tous les moyens pour abattre le despotisme.

Gare au jour où il faudra qu'on nous rende des comptes, car la paye sera réglée.

Il viendra le grand jour où le paria présentera ses guenilles et la fille-mère son mioche. Alors, ce jour-là, ils se paieront sur la bête.

Puisque nous sommes le Droit, nous devons être également les Justiciers.

Thérèse Taugourdeau

NÉO-MALTHUSISME INTERNATIONAL

Nous rappelons à nos lecteurs qu'il existe un bureau néo-malthusien international. Il a pour but de répandre les principes malthusiens, les procédés néo-malthusiens, et surtout de venir en aide aux propagandistes et aux écrivains inquiétés pour leurs actes ou leurs écrits. Le bureau international a déjà versé plus de quatre cents francs à des militants poursuivis.

Adresser les souscriptions à G. Hardy, 29, rue Pixérécourt, Paris.

A propos du Théâtre du Peuple

Dans le numéro du 30 mars, les Temps Nouveaux faisaient paraître :
Notre camarade de Saumane nous demandait d'insérer la lettre suivante :

« Paris, le 20 mars 1912.
« Mon cher confrère,
« Puisque, ou quiquoi H. Antoine fils affirme avoir eu l'initiative, — depuis un mois, — du Théâtre du Peuple, alors que, pendant quatre mois, j'ai mené la campagne pour cette idée, je vous serais reconnaissant d'apprendre aux amis qui avaient répondu à mon appel que je décline toute responsabilité au sujet de la suite de cette affaire. Honneur, responsabilité et profit (s'il y aura) tout pour lui. Si le succès lui arrive en surplus, ce sera donc un homme heureux !
« Recevez, mon cher confrère, avec mes remerciements, l'expression de mes meilleurs sentiments.
« L. DE SAUMANES. »

Notre camarade Antoine répond cette semaine par la lettre suivante, adressée à Jean Grave :

« Cher camarade,
« Bien que je ne veuille engager aucune potémique avec Lambert de Saumane, en vous demandant d'insérer cette lettre, permettez-moi de rassurer les amis que le Théâtre du Peuple intéresse. Notre tentative aujourd'hui parfaitement assise sur de bonnes bases et forte du concours que la classe ouvrière lui a déjà apporté, n'a pas à souffrir du conflit qui existe entre Lambert de Saumane et moi.
« Si la lettre de Lambert n'était pas de nature à porter un grave préjudice au Théâtre du Peuple lui-même, en décourageant les camarades décidés à mener combat avec nous, je n'aurais pas répondu et aurais laissé au jury d'honneur, qui doit régler le différend, le soin de remettre les choses au point.
« Au surplus, et Lambert le sait bien, je n'ai jamais songé à revendiquer, ni verbalement ni par écrit, l'initiative du Théâtre du Peuple, pour lequel je lutte depuis six ans. D'autres lui ont précédé, tels Beaulieu, Potteche et Lunet, par exemple, pour ne citer que trois de ses plus sincères défenseurs. Cette prétention de ma part eût été puérile et ridicule. Mais ce que je puis dire et cela encore, Lambert ne l'ignore pas, c'est que l'origine de notre rupture tient toute entière en ceci, c'est que je n'ai pas voulu souscrire à une combinaison qui n'aurait pas toutes les garanties désirables à la classe ouvrière, aux mains de laquelle la direction et le contrôle de cette nouvelle tentative doivent être remis sans réserve.
« Voilà qui déplace un peu la question.
« Toutefois, actuellement, l'harmonie la plus parfaite règne au sein du Comité d'action du Cercle des Amis du Théâtre du Peuple. E. Guichard, son secrétaire, et moi son trésorier, remplissons nos fonctions provisoires dans le plus parfait accord. Le Cercle des Amis du Théâtre du Peuple renferme dans son sein assez d'éléments et de force pour puiser ailleurs qu'en des personnalités, la vitalité qu'il porte en lui-même.
« Avec tous mes remerciements, recevez cher camarade, l'expression de mes sentiments fraternels.
« H. ANTOINE. »

Le camarade Jean Grave voudra bien voir dans cette communication aucune intention blessante de ma part à son égard. Les Temps Nouveaux étant suffisamment lus pour que la lettre de Lambert soit aujourd'hui publique, je crois de mon devoir de prendre de mon côté toutes précautions utiles pour qu'il en soit de même de ma réponse.

En vente au « LIBERTAIRE » une superbe carte postale représentant ROUSSET

Priz : 0.10.

EN PROVINCE

LYON

Jeudi 28 mars, par une radieuse journée de printemps, ternissant le sublime charme des beautés naturelles, les hauts dignitaires du galon et du sabre donnaient dans la plaine du Grand Camp, la triste et honteux spectacle d'une mascarade patriotique. Une foule hétérogène, assez nombreuse, composée de requins de finance, d'industriels en mal d'exploitation, catins du grand monde en rupture de passe, de niais et de badauds, était venue admirer la couleur arloquinée des costumes, l'éclat des sabres et baïonnettes, les charges de cavalerie venant servilement défiler devant le général gouverneur, escorté de toute la gradaille subalterne.

Si de pareilles exhibitions sont tristes et pénibles pour ceux qui pensent, elles sont pourtant suffisamment éloquentes pour démontrer la platitude morale de cette foule, en délire de curiosités malsaines, venant contempler la déchéance humaine devant l'autorité triomphante. O humanité de crânes saturés d'absurdités patriotiques, le bruit assourdissant des fanfares l'aurait donc empêché d'entendre les cris de douleur, les râles d'agonie des natures fières et ardentes que l'on torture et assassine dans les bagnes militaires, la lourde et grotesque mise en scène du militarisme l'aurait donc empêché d'en voir son immoralité et le mensonge patriotique sera donc toujours pour toi une réalité, que tu ne connaîtras que par l'impôt et la servitude militaire ? Comprendras-tu que le mot patrie, étant la diminution du mot patriotisme, qui veut dire héritage, est et restera toujours une mystification pour ceux qui ne possèdent rien, qui, par ce fait n'ayant rien à perdre, n'ont rien à défendre ?

Il est permis de l'espérer, car si la foule, était nombreuse, la curiosité grande, l'enthousiasme a été assez médiocre.

Augier.

MONTCEAU-LES-MINES

Les deux foires

Samedi 30 mars, dès six heures du matin, se remarque une animation inaccoutumée. Dans les rues, de bons gros payans, souliers ferrés, chapeau large, blouse noire, un bâton à la main ; une interminable file de voitures ; des vaches, des cochons, des conversations bruyantes dans un patois incompréhensible...

Cette longue file d'hommes et d'animaux s'en va au « champ de foire ». Il en vient de tous côtés, par toutes les routes. Les animaux, au fur et à mesure, sont alignés, dans l'attente des acheteurs.

Ils s'en vont avec leur acquéreur, d'un pas lourd, la tête basse ; on semble lire une morne tristesse dans leurs grands yeux. On dirait qu'ils comprennent.

Les pauvres bêtes vont à l'abattoir ! L'acheteur, lui, semble triomphant, heureux de son acquisition. Il est sans pitié ! Le vendeur n'a aucun regret. La bête a été vendue un bon prix ; il vient de faire un bon marché ; il fait déjà des projets ; une multitude de pensées roulent dans sa tête ; c'est le pain assuré pour quelque temps encore... Il pourra continuer à élever et à vendre.

Même jour, même heure, de hâtifs préparatifs sont faits dans les maisons. Une sonnerie de clairon, un roulement de tambour, un chiffon tricolore battant au vent, un troupeau de jeunes gens descend vers la ville.

Devant la mairie, des marchands de rubans et de cocardes.

La aussi, de tous côtés, il en vient ; on crie, on hurle, on chante. L'un après l'autre, ils sont appelés, palpés, examinés. Le résultat est attendu avec impatience. Sur la place, chaque fois que l'un d'eux revient, des cris retentissent. Bon pour le service ! Ajourné ! Réformé !

Les troupeaux se reforment. De nouvelles sonneries de clairon, de nouveaux roulements de tambour. Un costaud danse en portant un drapeau ; d'autres suivent en jetant en l'air une énorme canne qui tourbillonne et qu'ils rattrapent pour la lancer encore. Derrière, une bande d'encocardés et d'enrubannés, hurlant plutôt qu'ils ne chantent. Une longue halte dans chaque casé. Du vin blanc, de d'absinthe, le tout mélangé. Les têtes s'en vont, les jambes se dérobent ; il ne reste plus rien de l'être humain.

C'est la foire au bétail humain. Quelle coïncidence ! Ces deux foires le même jour, à la même heure ! La différence ne se voit que dans l'attitude différente des condamnés des différentes espèces.

Les uns s'en vont tristes, comme en pleurant, comme en s'apitoyant silencieusement sur le sort qui leur est fait. Sur leur physionomie intelligente se lit le regret du temps passé dans les prés, dans les champs, couchés dans l'herbe fraîche et verte ou atteints à la charrie. Ce sont ceux que les hommes, dédaigneux, appellent des êtres inférieurs.

Les autres s'en vont hurlant, titubant, n'ayant aucune idée, aucune pensée sur leur situation ; ils vont à l'abattoir ; ils ne le savent pas. Leur cerveau n'a plus aucune idée, aucune pensée sur leur situation ; il est noyé, impuissant, dans les fumées abrutissantes de l'alcool.

Et sur leur face de brutes, se lit une conscience, une folie qui vous écoeure. Les premiers attirent votre pitié ; les autres vous attristent.

Aimé Rey.

Vers l'Education Humaine

LA LAIQUE CONTRE L'ENFANT
par Stephen Mac Say

Un volume, 2 francs, franco : 2 fr. 20.
On trouvera dans cet ouvrage, avec un aperçu d'une éducation vraiment libérale, le procès complet de l'enseignement étatique.

En vente à la librairie du LIBERTAIRE

BIBLIOGRAPHIE

Le Travailleur Espérantiste, organe de propagande espérantiste de la classe ouvrière.

Sommaire du numéro 3 : Une langue auxiliaire scientifique (C. Bourlet). — L'Office central espérantiste (L. E.). — Supprimons les frontières (A. P.). — Nos organisations. — Esperanto et Socialisme. — Chez nous. — Un peu partout. — Un nouveau cours. — *Literatura Parto*. — Inter la ombroj de la Mortinaj (Komanov). — La Korvo (Francisko Pi). — Un peu d'études (F. Blangarin). — K. t. p.

Le numéro 1, France, 0 fr. 10; extérieur, 0 fr. 15.

Abonnement annuel : France, 1 fr. 50; extérieur, 2 fr.

Administration et rédaction, 49, rue de Bretagne, Paris.

WOHLSTAND FÜR ALLE

(Le Bien-être pour tous)

Inhalt der No 6. — (27 März 1912.)

Uriel Acosta : Kohle und Brot. — Pierre Ramus : Antonio Dalba. — Peter Kropotkin : Die Kommune von Paris. — A. S. : Die anarchistische Organisation. — Wer sind die feigen Mordbuben ? — Unsere Bewegung : Paris.

Abonnements prix : Ganzjährig : 3.50. — halbjährig : 1.75. — Jedes halbmönatliches Einzelheft : 10 centimes. « Wohlstand für Alle », sowie alle österreichische anarchistische Werke und Broschüren sind bei Desjardins, 44, rue Crozatier, zu beziehen.

Communications

Fédération Révolutionnaire Communiste

Fédération Révolutionnaire Communiste. — Le Bulletin Mensuel. L'abonnement annuel est d'un franc. S'adresser à Eugène Martin, 11, rue Romainville, Paris (19).

Aux fédérés. Dimanche 7 avril, au Foyer Populaire, 5, rue Henri Cava. A 2 heures de l'après-midi, réunion générale de la Fédération.

A l'ordre du jour : La campagne antipoliticienne et notre situation. Questions diverses importantes.

Les camarades de tous les groupes fédérés de Paris et de la banlieue voudront bien y assister nombreux.

Groupe des Originaires de l'Anjou et Jeunesse du 43. — Prochainement grande fête familiale au profit du *Libertaire* avec le concours des chansonniers révolutionnaires et des artistes du théâtre du Peuple.

Nous donnerons la date et la salle dans le prochain numéro.

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du « Libertaire », 45, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

ANARCHISME

Les Martyrs de Chicago. 0 05 0 10
Aux jeunes gens (Kropotkine). 0 10 0 15
La morale anarchiste (Kropotkine). 0 10 0 15
Communisme et anarchie (Kropotkine). 0 10 0 15
L'Etat et son rôle historique (Kropotkine). 0 25 0 30
Entre Paysans (Malatesta). 0 10 0 15
Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert). 0 10 0 15
A. B. C. du libertaire (Lermina). 0 10 0 15
L'Anarchie (Malatesta). 0 10 0 15
L'Anarchie (A. Girard). 0 05 0 10
Evolution et Révolution (E. Reclus). 0 10 0 15
Arguments anarchistes (Beaure). 0 20 0 25
La question sociale (S. Faure). 0 10 0 15
Les Anarchistes et l'Affaire Dreyfus (S. Faure). 0 15 0 20
Organisation, initiative, cohésion, Jean Grave. 0 10 0 15
Le patriotisme par un bourgeois, suivi des Déclarat. d'Emile Henry. 0 15 0 20
Le Congrès anarchiste d'Amsterdam. 1 25 1 45
Rapports au congrès antiparlementaire. 0 50 0 60
Les déclarations d'Eléviant. 0 10 0 15
Le Communisme et les paysans (Chapelier). 0 10 0 15
L'esprit de révolte (Kropotkine). 0 10 0 15
Les Communistes anarchistes et la femme (Groupe des E. S. R. I.). 0 10 0 15
Le communisme et l'anarchisme (E. S. R. I.). 0 10 0 15
Collectivisme et Communisme. 0 10 0 15

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat. 0 10 0 15
La chair à canon (Manuel Devogels). 0 15 0 20
Aux conscrits. 0 05 0 10
Le Militarisme (Fischer). 0 10 0 15
L'antipatriotisme (Hervé). 0 10 0 15
Colonisation (Jean Grave). 0 10 0 15
Contre le brigandage marocain. 0 15 0 20
L'enfer militaire (Girard). 0 15 0 20
Grosse en l'air (Girard). 0 05 0 10
Travailleur ne sois pas soldat (L. Berton). 0 10 0 15
Contre la guerre. 0 10 0 15
Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert). 0 10 0 15
Grosse en l'air (Girard). 0 05 0 10

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTIPAR-LENTARISME, etc.)

Le syndicalisme révolutionnaire (Griffuelhes). 0 10 0 15
Pages d'histoire socialiste (Tcherkessoff). 0 25 0 30
La loi des salaires (J. Guesde). 0 10 0 15
Le droit à la paresse (Lafargue). 0 10 0 15
Boycottage et sabotage. 0 10 0 15
Le machinisme (Jean Grave). 0 10 0 15
L'A. B. C. syndicaliste (Georg. Yvelot). 0 10 0 15
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettiau). 0 10 0 15
Les maisons qui tuent (M. Petit). 0 10 0 15
Le salariat (Kropotkine). 0 10 0 15
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave). 0 10 0 15
Le Syndicat (Pouget). 0 10 0 15
Les lois sacrées. 0 25 0 30

Groupe d'études sociales et groupe Néo-Malthusien (57, faubourg Saint-Antoine). — Samedi à 8 h. 45, causerie controversée par Roux. Sujet : la préservation sexuelle, les moyens d'employer. Invitation cordiale aux copains et surtout que les compagnes ne oublient pas.

Groupe d'études et groupe Néo-Malthusien des 11^e et 12^e. — Samedi 6 avril, à 8 heures trois quarts du soir, salle du premier, à l'Université Populaire, 157, faubourg Saint-Antoine, causerie par Mangin : le problème de l'éducation sexuelle.

Conférence Sébastien Faure. — Le vendredi 5 avril 1912, à 8 heures et demie du soir, aux Sociétés Savantes, 8, rue Danton, conférence publique et contradictoire de Sébastien Faure.

Sujet traité : Comment le suis-je entré dans la franc-maçonnerie, pourquoi l'y suis, pourquoi l'y reste.

Prix des places : premières, 2 francs ; deuxièmes, 1 franc ; troisièmes, 0 fr. 50, au profit de La Ruche.

Pour éviter l'encombrement aux portes, celles-ci seront ouvertes dès 7 h. 45.

Université populaire du faubourg Saint-Antoine (157, faubourg Saint-Antoine). — Jeudi 4. E. Pataud, le théâtre moderne, ce qu'il devrait être.

Vendredi 5. — C. A. Lirant, examinateur à l'Ecole Polytechnique : la question syndicale, manuels et intellectuels. G. Yvelot, P. Campana et de Saumane prendront la parole.

La Muse rouge. — Goguettes mensuelles, dimanche soir 7 avril, Maison Communale, 49, rue de Bretagne, de 9 heures à minuit : le caveau révolutionnaire. Les chansonniers dans leurs œuvres. Vestiaire : 0 fr. 50.

Groupe des syndiqués de la maison du 18^e. — Les membres du bureau invitent les camarades adhérents au groupe de la maison des syndiqués du 18^e à venir en masse à la réunion extraordinaire le vendredi 5 avril à 9 heures précises du soir, salle Roudier, 133, rue Darnéroul. Ordre du jour : discussion sur les statuts, présentés par la commission d'études.

P. S. — Nous invitons tous les travailleurs organisés du 18^e à cette réunion.

Comité révolutionnaire antiparlementaire. — Tous les camarades syndicalistes, antiparlementaires et anarchistes du 14^e qui se sont intéressés à la campagne entreprise par le groupe du 14^e à l'occasion des élections législatives et qui désirent apporter leur concours pour les élections municipales, sont priés de venir à la permanence tous les mercredis, 39, rue de Vanves, salle Colombel.

Maison des Syndiqués du 13^e (117, boulevard de l'Hôpital). — Samedi 6 avril à 9 heures du soir, grande fête de solidarité organisée au bénéfice des chauffeurs et des tailleurs de pierre, ravauteurs en grève, avec le concours des camarades du groupe artistique syndical de propagande et de l'Harmonie des tailleurs de pierre. Concert, conférence et bal de nuit.

Entrée libre, vestiaire obligatoire : 0 fr. 50, gratuit pour les enfants au-dessous de 12 ans.

Comité de La Croix-Rouge. — Samedi 6 avril 1912, au salon L'Egalité, 17, rue Sambre-et-Meuse, grand concert, avec le concours des poètes et chansonniers révolutionnaires « La Muse Rouge » et des artistes israélites et russes. Après minuit, bal à grand orchestre au profit des prisonniers anarchistes en Russie.

Entrée : 1 fr. Buffet, tombola.

Fête de l'Ide Libré. — Dimanche 7 avril, 8 heures et demie du soir, salle du Rocher Suisse, à Montmartre, au coin de la rue La-

marck et de la rue du Chevalier-de-la-Barre, soirée de propagande, organisée par l'Ide Libré, revue d'éducation sociale.

Allocation par André Lorulot : l'action anarchiste et l'opinion publique. Conférence par Vincent Berge : la vraie morale.

Parle concert, intermèdes musicaux (violin, contrebasse, etc.).

Vestiaire obligatoire : 0 fr. 50.

Au piano : Nowiski.

Enghien, Montmorency et environs. — Un groupe révolutionnaire est en formation. La première réunion aura lieu le samedi 6 avril à 8 heures et demie, salle Delavey, 87, rue de Paris, à Montmorency (à 5 minutes de la gare d'Enghien). Appel est fait aux copains de la région.

AUBERVILLIERS

Groupe Libertaire. — Samedi 6 avril, 8 heures et demie, salle Kauffmann, 51, rue Hurlaut, (pont tournant), organisation de la campagne antiparlementaire. Le groupe fait appel aux ententeurs, syndicalistes, socialistes, anarchistes.

BEZONS

Union syndicale des locataires. — Les camarades sont convoqués à l'assemblée générale qui aura lieu le samedi 6 avril 1912 à 8 heures du soir, salle Marais, Rampe du Pont, Bezons (Seine-et-Oise).

Ordre du jour : mesures à prendre pour le terme, compte rendu moral et financier, adhésions et paiements des cotisations, nomination des nouveaux membres du bureau, questions diverses.

PONTOISE

Groupe d'études sociales. — Samedi 6 avril 1912 à 9 heures du soir, causerie par le camarade Auguste Douthuille, sur le droit au bien-être.

SAINT-DENIS

Groupe Libertaire. — Dimanche 14 avril, à 10 heures du matin, buvette de l'Avant-Soir, 17, rue des Ursulines, causerie sur le cooprisme et le communisme.

BORDEAUX

Groupe d'éducation sociale. — Les copains sont invités de se réunir dorénavant le samedi soir. Samedi prochain causerie de la part d'un copain. Sujet : Ou allons-nous ?

Un Livre Utile

Moyens d'éviter la grossesse, par G. Hardy. 1 fr. 25 franco, 1 fr. 40 recommandé.

Cet ouvrage est précédé d'un exposé des motifs individuels, familiaux, sociaux de vulgariser la préservation sexuelle.

Il est divisé en deux parties :

1^{re} Notions sur la génération, union sexuelle, fécondation ;

2^{de} Moyens d'éviter la conception, à employer soit par l'homme, soit par la femme. Tous les procédés jusqu'ici connus d'éviter la grossesse sont ensuite exposés en détail, matière dont ils sont fabriqués, manière de les employer, nettoyage, entretien en bon état, avantages et inconvénients, etc... Sous ce rapport, cette brochure est certainement la plus complète qui ait paru jusqu'ici.

UNE PLANCHE ANATOMIQUE

LA COUPE DU BASSIN DE LA FEMME d'après un dessin de G. Hardy, superbe lithographie, en vente au « Libertaire ». Prix : 0 fr. 15 ; par la poste, 0 fr. 20.

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

16 belles gravures grand format :

Les victimes du travail. — La torche révolutionnaire. — Sabre et goupillon. — Marianne et le veau d'or. — Le Fétiche. — Victoires républicaines. — Les consorts. — Soldats et grévistes. — La prison. — La justice et l'armée. — Qu'est-ce que le colonialisme ? — Morte de la femme. — La liberté enchaînée. — En prison. — Les corbeaux. — Expédition coloniale.

Chacune de ces gravures, d'une valeur de 1 fr. 25 sera cédée au prix de 0 fr. 50. Envoi franco.

Dans le même format et au même prix, portraits de Louise Michel et de F. Ferrer.

SOUSCRIPTIONS

POUR LE LIBERTAIRE

Piednoir, 2 fr. ; Canlers, 0 fr. 75 ; B., 0 fr. 50 ; P. J., 5 fr. ; versé par Briollet, 8 fr. 55 ; deux Flécourt, 1 fr. ; M. Dreyfus, 1 fr. 40 ; X., 0 fr. 25 ; Froment, 1 fr. ; Digo, 5 fr. 50 ; Lohé, 2 fr. ; Quête faite à la réunion du XIV^e, 2 fr. 50 ; X., 1 fr. 50 ; Tessier, 0 fr. 25 ; Fête de la rue de Flandre, 33 fr. 35 ; Soudry, 0 fr. 25 ; Un Révolue bordelais, 0 fr. 50 ; Groupe italien, 25 fr. ; Alf. Charles, 0 fr. 50 ; H. Pia, 0 fr. 50 ; Le Barbu, 2 fr. ; X., 0 fr. 25 ; Un Tel, 3 fr. ; Mme Dubois, 0 fr. 25 ; Laurent, 0 fr. 20 ; Duté, 1 fr. ; Groupe des amis du *Libertaire*, 4 fr. 50 ; Liebovici H., 2 fr. ; Clinq. Marquignies, 5 fr. ; Abraham, 0 fr. 50 ; E. Laroche, 0 fr. 50 ; Guillaumon, 0 fr. 50 ; J. Durand, 1 fr. ; C. Charbonnier, 2 francs.

VOLUMES

ANARCHISME

L'Anarchie (Kropotkine). 1 » 1 10
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave). 2 75 3 25
La conquête du Pain (Kropotkine). 2 75 3 25
Anarchisme (Elzächer). 3 » 3 50
Les paroles d'un révolté (Kropotkine). 1 25 1 75
Les mémoires de Sébastien Faure, nouvelle édition. 2 75 3 25
La Révolution et l'Idéal anarchique (Elzächer). 2 75 3 25
Civisme de Bakounine, tomes I, II, III, IV et V chaque volume. 2 75 3 25
La Société Future (Jean Grave). 2 75 3 25
Anarchisme (Mackay). 2 75 3 25
La Société mourante et l'Anarchie (Grave). 2 75 3 25
L'Individu et la Société (Grave). 2 75 3 25
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (A. Delacour). 3 » 3 50
Temps futurs, Socialisme, Anarchie (Naquet). 2 75 3 25
L'Inévitable Révolution (J. Prost). 2 75 3 25
En marche vers la Société nouvelle (Cornelissen). 2 75 3 25
Philosophie de l'Anarchie (Malato). 2 75 3 25
Le socialisme en danger (Domela). 2 75 3 25
Socialisme et Anarchisme (A. Hamon). 3 » 3 50
Réformes, révolution (J. Grave). 2 75 3 25
Psychologie de l'Anarchiste socialiste (Hamon). 2 75 3 25

ANTIMILITARISME, ANTIPATRIOTISME

Leur Patrie (Gustave Hervé). 0 95 1 20
Désarmement ou alliance anglaise (Naquet). 3 » 3 25
La Grande Famille, roman (Grave). 2 75 3 25
L'Humanité et la Patrie (Alfred Naquet). 2 75 3 25
Sous la casaque (Dubois-Desaulles). 2 75 3 25
Biribi, roman (Darien). 2 75 3 25
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulles). 3 » 3 50

HISTOIRE

La grande révolution (Kropotkine). 2 75 3 40
La Commune (Louis Michel). 2 75 3 25
De la Commune à l'Anarchie (Malato). 2 75 3 25
Les joyeusetés de l'exil (Malato). 2 75 3 25
Autour d'une Vie (Mémoires), par Pierre Kropotkine. 2 75 3 25
La Commune au jour le jour (Reclus). 3 » 3 40
L'Internationale, documents (James Guillaume), 5 volumes. 5 » 5 40
Correspondance (E. Reclus). 2 75 3 25

SOCIOLOGIE ET EDUCATION

L'initiation sexuelle (G. Bessède). 3 » 3 25
L'entraide (Kropotkine). 3 » 3 50
Histoire des Bourses du Travail (Fernand Pelloutier). 5 » 5 50
Précis de Sociologie (Panché). 2 50 2 75
Combat pour l'individu (Pelante). 3 75 4 »

Un Livre Utile

Moyens d'éviter la grossesse, par G. Hardy. 1 fr. 25 franco, 1 fr. 40 recommandé.

Cet ouvrage est précédé d'un exposé des motifs individuels, familiaux, sociaux de vulgariser la préservation sexuelle.

Il est divisé en deux parties :

1^{re} Notions sur la génération, union sexuelle, fécondation ;

2^{de} Moyens d'éviter la conception, à employer soit par l'homme, soit par la femme. Tous les procédés jusqu'ici connus d'éviter la grossesse sont ensuite exposés en détail, matière dont ils sont fabriqués, manière de les employer, nettoyage, entretien en bon état, avantages et inconvénients, etc... Sous ce rapport, cette brochure est certainement la plus complète qui ait paru jusqu'ici.

UNE PLANCHE ANATOMIQUE

LA COUPE DU BASSIN DE LA FEMME d'après un dessin de G. Hardy, superbe lithographie, en vente au « Libertaire ». Prix : 0 fr. 15 ; par la poste, 0 fr. 20.

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

16 belles gravures grand format :

Les victimes du travail. — La torche révolutionnaire. — Sabre et goupillon. — Marianne et le veau d'or. — Le Fétiche. — Victoires républicaines. — Les consorts. — Soldats et grévistes. — La prison. — La justice et l'armée. — Qu'est-ce que le colonialisme ? — Morte de la femme. — La liberté enchaînée. — En prison. — Les corbeaux. — Expédition coloniale.

Chacune de ces gravures, d'une valeur de 1 fr. 25 sera cédée au prix de 0 fr. 50. Envoi franco.

Dans le même format et au même prix, portraits de Louise Michel et de F. Ferrer.

SOUSCRIPTIONS

POUR LE LIBERTAIRE

Piednoir, 2 fr. ; Canlers, 0 fr. 75 ; B., 0 fr. 50 ; P. J., 5 fr. ; versé par Briollet, 8 fr. 55 ; deux Flécourt, 1 fr. ; M. Dreyfus, 1 fr. 40 ; X., 0 fr. 25 ; Froment, 1 fr. ; Digo, 5 fr. 50 ; Lohé, 2 fr. ; Quête faite à la réunion du XIV^e, 2 fr. 50 ; X., 1 fr. 50 ; Tessier, 0 fr. 25 ; Fête de la rue de Flandre, 33 fr. 35 ; Soudry, 0 fr. 25 ; Un Révolue bordelais, 0 fr. 50 ; Groupe italien, 25 fr. ; Alf. Charles, 0 fr. 50 ; H. Pia, 0 fr. 50 ; Le Barbu, 2 fr. ; X., 0 fr. 25 ; Un Tel, 3 fr. ; Mme Dubois, 0 fr. 25 ; Laurent, 0 fr. 20 ; Duté, 1 fr. ; Groupe des amis du *Libertaire*, 4 fr. 50 ; Liebovici H., 2 fr. ; Clinq. Marquignies, 5 fr. ; Abraham, 0 fr. 50 ; E. Laroche, 0 fr. 50 ; Guillaumon, 0 fr. 50 ; J. Durand, 1 fr. ; C. Charbonnier, 2 francs.

VOLUMES

ANARCHISME

L'Anarchie (Kropotkine). 1 » 1 10
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave). 2 75 3 25
La conquête du Pain (Kropotkine). 2 75 3 25
Anarchisme (Elzächer). 3 » 3 50
Les paroles d'un révolté (Kropotkine). 1 25 1 75
Les mémoires de Sébastien Faure, nouvelle édition. 2 75 3 25
La Révolution et l'Idéal anarchique (Elzächer). 2 75 3 25
Civisme de Bakounine, tomes I, II, III, IV et V chaque volume. 2 75 3 25
La Société Future (Jean Grave). 2 75 3 25
Anarchisme (Mackay). 2 75 3 25
La Société mourante et l'Anarchie (Grave). 2 75 3 25
L'Individu et la Société (Grave). 2 75 3 25
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (A. Delacour). 3 » 3 50
Temps futurs, Socialisme, Anarchie (Naquet). 2 75 3 25
L'Inévitable Révolution (J. Prost). 2 75 3 25
En marche vers la Société nouvelle (Cornelissen). 2 75 3 25
Philosophie de l'Anarchie (Malato). 2 75 3 25
Le socialisme en danger (Domela). 2 75 3 25
Socialisme et Anarchisme (A. Hamon). 3 » 3 50
Réformes, révolution (J. Grave). 2 75 3 25
Psychologie de l'Anarchiste socialiste (Hamon). 2 75 3 25

ANTIMILITARISME, ANTIPATRIOTISME

Leur Patrie (Gustave Hervé). 0 95 1 20
Désarmement ou alliance anglaise (Naquet). 3 » 3 25
La Grande Famille, roman (Grave). 2 75 3 25
L'Humanité et la Patrie (Alfred Naquet). 2 75 3 25
Sous la casaque (Dubois-Desaulles). 2 75 3 25
Biribi, roman (Darien). 2 75 3 25
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulles). 3 » 3 50

HISTOIRE

La grande révolution (Kropotkine). 2 75 3 40
La Commune (Louis Michel). 2 75 3 25
De la Commune à l'Anarchie (Malato). 2 75 3 25
Les joyeusetés de l'exil (Malato). 2 75 3 25
Autour d'une Vie (Mémoires), par Pierre Kropotkine. 2 75 3 25
La Commune au jour le jour (Reclus). 3 » 3 40
L'Internationale, documents (James Guillaume), 5 volumes. 5 » 5 40
Correspondance (E. Reclus). 2 75 3 25

SOCIOLOGIE ET EDUCATION

L'initiation sexuelle (G. Bessède). 3 » 3 25
L'entraide (Kropotkine). 3 » 3 50
Histoire des Bourses du Travail (Fernand Pelloutier). 5 » 5 50
Précis de Sociologie (Panché). 2 50 2 75
Combat pour l'individu (Pelante). 3 75 4 »

ANTIMILITARISME, ANTIPATRIOTISME

Leur Patrie (Gustave Hervé). 0 95 1 20
Désarmement ou alliance anglaise (Naquet). 3 » 3 25
La Grande Famille, roman (Grave). 2 75 3 25
L'Humanité et la Patrie (Alfred Naquet). 2 75 3 25
Sous la casaque (Dubois-Desaulles). 2 75 3 25
Biribi, roman (Darien). 2 75 3 25
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulles). 3 » 3 50

HISTOIRE

La grande révolution (Kropotkine). 2 75 3 40
La Commune (Louis Michel). 2 75 3 25
De la Commune à l'Anarchie (Malato). 2 75 3 25
Les joyeusetés de l'exil (Malato). 2 75 3 25
Autour d'une Vie (Mémoires), par Pierre Kropotkine. 2 75 3 25
La Commune au jour le jour (Reclus). 3 » 3 40
L'Internationale, documents (James Guillaume), 5 volumes. 5 » 5 40
Correspondance (E. Reclus). 2 75 3 25

SOCIOLOGIE ET EDUCATION

L'initiation sexuelle (G. Bessède). 3 » 3 25
L'entraide (Kropotkine). 3 » 3 50
Histoire des Bourses du Travail (Fernand Pelloutier). 5 » 5 50
Précis de Sociologie (Panché). 2 50 2 75
Combat pour l'individu (Pelante). 3 75 4 »

Petite Correspondance

NOTE. — Donne de tes nouvelles à Gaignet, 91, boulevard de Charonne.

DANIEL RENE. — Reçu mandat 9 francs.

Le camarade PANEL PIERRE est cloué sur un lit à l'hôpital depuis 28 mois, un régime à Aix-les-Bains lui est nécessaire pour activer sa guérison. Il fait appel aux camarades qui l'ont connu durant ses longues années de propagande pour lui aider à couvrir les frais qui seront occasionnés par ce changement d'hôpital. Adresser les souscriptions à son nom : Panel Pierre, n° 21, pavillon 12, hôpital Bellevue, Saint-Etienne (Loire).

J. BLANCHON.

Le camarade BROUTCHOUX BENOIT a-t-il reçu ma dernière lettre avec souscription ?

J. BLANCHON.

SICARD est prié de passer au journal le plus tôt possible.

UN ANARCHISTE. — Copie reçue trop tard.

Vient de paraître

L'Initiation Sexuelle

par G. BESSÈDE (Préface du Docteur L. BRESSELLE)

Le premier ouvrage qui apporte aux parents un système complet pour renseigner les jeunes gens, AVEC TOUT LE TACT DESIRABLE, sur la génération (végétale, animale et humaine), les maladies vénériennes, l'hygiène et la responsabilité sexuelles.

UN VOLUME AVEC DESSINS DANS LE TEXTE

Prix : 3 francs

Envoi franco, contre mandat ou bon de poste au nom de l'administrateur du « Libertaire », 45, rue d'Orsel, Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.